

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 31 (1886)
Heft: 2

Artikel: La guerre des Balkans
Autor: Alexandre / Pietrowski
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-347035>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

En conséquence la **Revue Militaire Suisse** prend la liberté de se recommander à la bienveillance de ses anciens abonnés et aussi à celle des jeunes militaires qui n'ont pas encore pris d'abonnement, ainsi qu'aux diverses sociétés et autorités militaires avec lesquelles elle est en rapport depuis de longues années.

Les personnes qui ne refuseront pas l'un des deux premiers numéros de l'année 1886 seront censées abonnées.

La Rédaction.

La guerre des Balkans.

La crise occasionnée par la révolution qui a éclaté à Philippopoli l'automne dernier, en vue de la réunion de la Roumélie à la Bulgarie sous le sceptre du prince Alexandre de Battenberg, chef de cette dernière principauté, touche à son terme, de façon ou d'autre.

Le moment semble donc venu d'examiner au point de vue spécialement militaire les événements qui se sont produits dans la péninsule des Balkans, et plus particulièrement les opérations de guerre entre la Serbie et la Bulgarie, ne fût-ce que pour développer et justifier quelques-unes des observations que nous n'avons que brièvement indiquées dans nos chroniques d'octobre, novembre et décembre 1885.

Rappelons que l'état politique actuel de la presqu'île des Balkans date des traités qui mirent fin à la guerre de 1877-78, commencée par la Serbie avec l'appui déguisé des Russes, puis continuée par la Russie même, avec l'appui de toutes les anciennes victimes du joug ottoman, Roumains, Serbes, Monténégrins, déjà plus ou moins émancipés, Albanais, Bulgares, rajahs divers, en insurrection plus ou moins ouverte.

Le traité de Berlin du 13 juillet 1878, corroborant, avec de notables modifications au préjudice des vainqueurs, les préliminaires puis le traité de San Stefano des 31 janvier/3 mars 1878, proclamait entr'autres l'indépendance de la Serbie sous le prince Milan, qui se déclara roi quatre ans plus tard, et l'organisation du territoire des Balkans en une principauté de Bulgarie, également quasi-indépendante, et une Roumélie, restant province ottomane avec quelques privilèges d'autonomie sous un gouverneur nommé

par la Porte. En dernier lieu ce poste éminent était occupé par Gavril pacha.

La révolution du 18 septembre 1885 consista à chasser ce gouverneur et à appeler à sa place le prince Alexandre. Celui-ci s'empressa de répondre à cet appel et de se transférer de Sofia, sa capitale bulgare, à Philippopoli, la capitale rouméliote, où il se mit en devoir d'organiser la fusion des deux gouvernements.

La Turquie protesta, menaça, arma, mais se laissa prudemment contenir par les recommandations des cabinets européens, de celui de Londres notamment.

Il est vrai que les événements dans la péninsule même et au-dehors commençaient à revêtir une tournure singulière, qui contribua sans doute à paralyser les premiers projets de répression du sultan Abdul-Hamid. Il trouvait des auxiliaires inattendus.

Le jeune royaume de Serbie avait pris feu, et son action paraissait vouloir porter moins contre l'ennemi traditionnel, le Turc, que contre les révolutionnaires bulgares.

La Russie, elle aussi, tournait le dos à ses anciens auxiliaires et protégés de la Roumélie. Ils avaient commis, paraît-il, le grand crime de devancer le mot d'ordre. Sous quelle instigation ? On ne sait encore au juste, et la chose importe peu.

Le fait est qu'au moment critique de la mobilisation des troupes bulgares sur la frontière turque, celles-ci furent abandonnées par tous leurs principaux cadres.

Ces cadres lui étaient venus de Russie. Par cette importation, le gouvernement de St-Petersbourg avait pensé tenir sous sa dépendance les territoires des Balkans comme précédemment, en 1876-77, il avait inspiré et dirigé la Serbie au moyen des volontaires russes de Tchernaiéf. Mais le procédé n'avait pas été complètement au goût du prince Alexandre, qui, en bon soldat qu'il veut être, entendait commander son armée au lieu d'être commandé par elle.

Il s'efforçait de parer à ces subites lacunes de cadres, quand un autre orage s'amoncela du côté où il devait le moins s'y attendre, du côté serbe.

Sous la triple étreinte d'une imposante démonstration de l'armée turque, d'un sanglant désaveu de ses protecteurs russes et de la désorganisation de ses troupes, la Bulgarie semblait n'être plus qu'une proie à la disposition du premier occupant.

Le jeune royaume de Serbie se jugea propre à cette tâche lucrative, et, au nom sonore de l'équilibre des Balkans, il signifia

pompeusement à tous son départ pour la curée, cela par des pièces officielles qui méritent, à plus d'un titre, d'être soigneusement enregistrées.

Le 13 novembre au soir le roi Milan adressait à son peuple la proclamation suivante :

Fidèle à la politique héréditaire des Obrenovitch et pour protéger les intérêts traditionnels de notre pays, j'ai pris, avec l'assistance des représentants de mon cher peuple, toutes les mesures nécessaires que motivait la violation des traités par le gouvernement bulgare. J'ai agi ainsi pour démontrer clairement que la Serbie ne peut rester indifférente en présence d'une perturbation de l'équilibre des forces des Etats des Balkans, et surtout lorsque cette perturbation a lieu exclusivement au profit d'un Etat qui n'a utilisé sa liberté qu'à l'effet de prouver à la Serbie qu'il est pour elle un mauvais voisin et qu'il ne veut respecter ni ses droits ni son territoire.

Les mesures douanières non justifiées que la Bulgarie a prises contre la Serbie — mesures qui ont anéanti toutes les relations commerciales entre les deux pays — n'avaient d'autre but que de prouver à la Serbie les sentiments d'hostilité dont est animée vis-à-vis d'elle la principauté de Bulgarie depuis qu'elle existe comme Etat indépendant.

La façon violente et illégale dont les Bulgares se sont approprié Bregowa, les encouragements que la Bulgarie a ouvertement prodigués aux entreprises séditionnelles contre la sécurité intérieure du royaume fomentées par des individus condamnés pour crime de haute trahison ; j'ai supporté tout cela, animé du désir de donner des preuves de patience, comme il sied à un Etat qui a acheté sa liberté au prix de son sang, qui a prospéré grâce aux sympathies de l'Europe et qui, dans toutes les phases de son développement, a protégé et respecté les droits d'autrui comme les siens propres.

Mais les mauvais traitements que l'on a fait subir avec intention à des sujets serbes en Bulgarie, les mesures prises pour fermer la frontière, et la concentration à la frontière serbe de masses de volontaires indisciplinés qui ont attaqué à main armée, non seulement les populations de la frontière, mais aussi l'armée serbe, chargée de la défense du territoire du royaume, tous ces faits constituent une provocation intentionnelle, que les intérêts les plus sacrés du pays, la dignité du peuple serbe et l'honneur des armes de la Serbie me défendent de supporter.

Telles sont les raisons pour lesquelles j'ai accepté l'état d'hostilité publique créé par le gouvernement bulgare et ordonné à ma fidèle et brave armée de franchir la frontière de la principauté. Le triomphe de la juste cause des Serbes ne dépend donc plus que du sort des armes, du courage de l'armée et de la protection du Tout-Puissant.

En faisant connaître cet état de choses à mon cher peuple, je compte, dans ces graves circonstances, sur son amour pour la patrie et sur son dévouement à la sainte cause de la Serbie.

Le même jour la déclaration de guerre, basée sur un prétexte des plus futiles, était adressée à M. Tzanof, ministre bulgare des affaires étrangères, par l'intermédiaire du ministre de Grèce à Sofia, M. Rhangabé. Cette pièce était en ces termes :

Le commandant de la 1^{re} division et les autorités de la frontière annoncent simultanément que les Bulgares ont attaqué aujourd'hui 13, à 7 heures et demie du matin, les positions occupées par un bataillon du 1^{er} régiment d'infanterie sur le territoire serbe, dans les environs de Vlassina.

Le gouvernement royal regarde cette agression non motivée comme une déclaration de guerre et vous prie de notifier en son nom à M. Tzanof, ministre des affaires étrangères de Bulgarie, que la Serbie, acceptant les conséquences de cette attaque, se considère en état de guerre avec la Bulgarie à partir de samedi 6 heures du matin, 14 novembre.

Le lendemain 14 novembre, le gouvernement serbe développait le même thème dans une circulaire aux représentants des grandes puissances à Belgrade, disant :

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence, au nom du gouvernement royal, que les troupes bulgares ont attaqué hier à 7 heures et demie du matin les positions occupées par le 1^{er} bataillon du 1^{er} régiment d'infanterie royale sur le territoire serbe dans les environs de Vlassina. Le gouvernement royal, regardant cette agression non motivée comme une déclaration de guerre de la part du gouvernement princier, a fait notifier par l'agent diplomatique et le consul général de Sa Majesté hellénique à Sofia que le royaume se considère en état de guerre à partir de samedi 14 novembre à 6 heures du matin.

L'agression de la Bulgarie justifie entièrement la décision que le gouvernement royal, à regret, s'est vu obligé de prendre, s'étant jusqu'à présent imposé, par déférence pour les grandes puissances, une extrême réserve.

Le gouvernement royal pouvait, à juste titre, espérer que la crise actuelle se terminerait à bref délai et que la principauté serait mise dans l'impossibilité matérielle et morale d'inquiéter ses voisins.

Toutefois, vis-à-vis de la situation créée par le gouvernement bulgare et dont la Serbie ne saurait accepter la responsabilité, le gouvernement royal espère que votre gouvernement voudra bien reconnaître qu'il se trouve en cas de légitime défense et que la

dignité du royaume lui impose le devoir de ne pas se soustraire à la provocation qui lui a été adressée.

J'ai en même temps l'honneur de porter à la connaissance de Votre Excellence que Sa Majesté le roi Milan a pris aujourd'hui le commandement de l'armée royale et qu'il n'entre aucunement dans les intentions de la Serbie de porter préjudice aux droits de Sa Majesté impériale le sultan. La Serbie, qui a toujours témoigné de son respect pour les traités, ne saurait, dans la situation qui lui a été imposée, poursuivre qu'un but compatible avec sa dignité.

A la Sublime-Porte la note-circulaire ci-dessus fut accompagnée d'une déclaration de l'ambassadeur serbe M. Gruic¹, portant que le seul et unique but de l'entrée en campagne serbe était la provocation bulgare, sans aucune arrière-pensée contre l'autorité et les droits de l'empire ottoman.

Le prince Alexandre était à Philippopoli quand l'avis de la déclaration de guerre serbe lui parvint, le 14 novembre à 4 heures du matin, par ses ministres de Sofia.

Il y fit répondre par une circulaire de son gouvernement aux représentants des puissances à Sofia qui protestait énergiquement contre les assertions de la note serbe.

Le gouvernement princier bulgare, dit-il, n'a rien entrepris d'hostile ni d'agressif contre la Serbie; personne n'ignore que la frontière bulgare-serbe était totalement dégarnie de troupes il y a un mois; des troupes bulgares furent dirigées à la frontière seulement quand il fut avéré et connu que la Serbie, au lieu de menacer directement l'empire ottoman, avait fait tout à coup une diversion contre la frontière bulgare. Personne non plus n'ignore que les troupes bulgares, encore aujourd'hui, se trouvent à 5, 10 et 25 kilomètres de la frontière.

Ces mesures ne sont-elles pas un témoignage incontestable des dispositions empreintes de prudence et de modération du gouvernement bulgare, qui, loin de vouloir prononcer une action offensive quelconque, faisait, au contraire, tous ses efforts pour éviter à tout prix un conflit, en se renfermant dans une attitude défensive?

Dans ces conjonctures, le gouvernement bulgare fait appel à la haute impartialité et au jugement équitable des gouvernements étrangers sur le caractère et la portée de la déclaration de guerre de la Serbie.

Il appartient à l'Europe de juger lequel de nous a pris l'initiative de cette guerre et de décider de quel côté est le bon droit.

¹ Les finales serbes *ic* s'écrivent avec un accent sur le *c* qu'on traduit souvent en français par *ch* et qui devrait l'être par *tsch*; de là des orthographes diverses mais équivalentes *ic*, *ich*, *itsch*, comme pour les *k*, *ch*, *h*, les *tern* et *trn*, etc.

La contrariété que le prince Alexandre dut naturellement éprouver de cette brusque complication serbe le fit ressouvenir qu'il avait un suzerain et protecteur officiel dans la personne du sultan ! Il s'empessa de faire appel à son assistance.

Abdul-Hamid répondit par une courtoise fin de non-recevoir, c'est-à-dire par la sommation d'avoir avant tout à évacuer la Roumélie et à rétablir le *statu quo ante*, puisque toute la responsabilité de la crise retombait sur les auteurs de l'insurrection rouméliote.

Le prince Alexandre ne pouvait recevoir d'invitation plus agréable ni plus conforme aux bons principes de stratégie qu'il désirait suivre.

Le 18 novembre il informa le grand vizir que lui et le peuple bulgare faisaient leur parfaite soumission au suzerain et que l'ordre d'évacuation de la Roumélie était en pleine exécution depuis trois jours.

Tranquille du côté de la Porte le prince bulgare se retournait avec énergie du côté des Serbes ; il annonça cette résolution au peuple et à l'armée par les deux proclamations ci-après :

A la nation bulgare.

Le gouvernement serbe, conduit par un but égoïste, brisant les liens de la sainte union, nous a déclaré la guerre aujourd'hui sans aucun juste prétexte, et il a ordonné à l'armée d'entrer dans notre pays.

Nous avons appris cette nouvelle avec un grand chagrin, car nous n'aurions jamais cru que nos frères, qui ont le même sang et la même foi, lèveraient la main et commenceraient une guerre fratricide dans les moments difficiles que traversent les peuples des Balkans et se comporteraient d'une manière si inhumaine et si irréfléchie envers des voisins qui, sans faire de tort à personne, travaillent et combattent pour une cause juste, généreuse et digne d'éloges.

Laissant aux Serbes et à leur gouvernement toute la responsabilité de cette guerre fratricide et de ses conséquences pour les deux Etats, nous annonçons à notre peuple bien-aimé que nous avons accepté la guerre déclarée par les Serbes, que nous donnons à nos troupes courageuses l'ordre de commencer les opérations contre l'ennemi, de défendre énergiquement le pays, l'honneur et la liberté du peuple bulgare.

Notre cause est sainte et nous avons l'espoir que Dieu nous prendra sous sa protection et nous donnera le secours nécessaire pour vaincre les ennemis et nous sommes convaincu que pour défendre

cette cause sainte, chaque Bulgare capable de porter les armes viendra sous les drapeaux combattre pour la patrie et la liberté.

Nous prions Dieu de protéger la Bulgarie et de la secourir dans les temps difficiles que traverse le pays.

ALEXANDRE.

Philippopoli, 14 novembre.

A l'armée bulgare.

Officiers, sous-officiers et soldats !

Le roi serbe nous a déclaré la guerre. Il a ordonné à l'armée serbe d'envahir notre territoire. Nos frères Serbes, au lieu de nous aider, veulent ruiner notre patrie.

Soldats, montrez votre courage ! Défendez vos mères, vos foyers ; poursuivez l'ennemi qui nous attaque lâchement et traîtreusement jusqu'à son complet anéantissement.

Frères, en avant ! que Dieu nous aide et nous donne la victoire !

ALEXANDRE.

Comme on l'a vu les Serbes étaient déjà entrés en campagne. Leur armée, d'environ 50 mille hommes avec une centaine de canons ¹, était prête dès le 10 octobre et en partie concentrée aux alentours de Nisch, mais retenue par des obstacles diplomatiques. Elle avait été répartie plutôt pour butiner des territoires et faire des prisonniers que pour des opérations sérieuses.

Trois masses principales avaient été formées, se subdivisant en plusieurs autres, comme on le verra ci-après.

La nature même du terrain fixait aux projets offensifs serbes deux objectifs : Sofia et Widdin, si bien séparés l'un de l'autre par le Kodja-Balkan et par une quarantaine de lieues de région

¹ Voir, pour la composition et les effectifs de l'armée serbe, ainsi que ceux de la Bulgarie, (et des autres Etats de la péninsule des Balkans), notre numéro d'octobre 1885.

Rappelons seulement que l'armée serbe comprend 60 bataillons, 20 escadrons, 40 batteries, 5 compagnies de pionniers, de 1^{re} levée, avec une seconde levée de 60 bataillons, 10 escadrons, 20 batteries, 5 compagnies de pionniers, et une 3^{me} levée de 60 bataillons ; le tout réparti en 5 divisions, pouvant devenir 5 corps d'armée, portant les dénominations territoriales (ou fluviales) de Danube, Drina, Timok, Schoumadia et Morava, outre une réserve.

Rappelons encore que l'armée bulgare comprend deux divisions organisées à la prussienne et qui avaient été soigneusement constituées et instruites par les soins du ministre de la guerre, le général russe Kaulbars, bien connu par ses écrits sur l'armée allemande.

Les forces rouméliotes formaient aussi deux divisions de milices, dont le capitaine Nicolaïef, ancien officier russe, prit le commandement après la révolution de septembre.

Les 4 divisions bulgares et rouméliotes peuvent être doublées et triplées, comme celles de Serbie, par l'adjonction des hommes de réserve.

montagneuse qu'ils constituaient en réalité deux théâtres de guerre très distincts. Faute grave, en tant qu'on pouvait croire à des opérations de guerre.

Le district de Widdin, en majorité de population serbe, aurait été rattaché, en 1878 déjà, à la Serbie, sans l'importance fort exagérée qu'on attribua alors à la forteresse danubienne qui lui sert de chef-lieu.

En novembre 1885 la division du Timok, aux ordres du général Horvatovich, fut chargée de réparer cette erreur. Disons tout de suite qu'elle s'avança sans coup férir jusque sous les murs de la place; mais là elle fut arrêtée, par défaut soit d'un parc de siège, soit de la sympathie qu'on croyait rencontrer de la part des défenseurs et de la population.

Le reste du front serbe, qui était le front décisif, fut remis aux soins des 4 divisions du Danube et de la Drina, puis de la Morava et de la Schoumadia, réparties en deux groupes. Ces divisions n'avaient que leur première levée, mais elles pouvaient être secondées au premier appel par les divisions correspondantes de deuxième levée et par des réserves complémentaires.

Le terrain sur lequel ce gros de l'armée serbe devait agir s'étend autour du bassin de la Nischava, principal affluent de la rive droite de la Morava, qui descend d'un des contreforts méridionaux du Kodja-Balkan, aux environs de Dragoman. Elle coule, parfois au fond de sombres gorges, près de Tzaribrod, Pirot, Nisch, tous noms célèbres par les combats que s'y livrèrent les Serbes et les Turcs dans la campagne de 1877-78.

Cette partie des anciennes *marches* est très connue des militaires de la péninsule. Plusieurs points étaient jadis garnis de redoutes ottomanes; aujourd'hui il n'en reste qu'une, retournée par les Serbes, à l'entrée du défilé de Dragoman. Nisch, l'ancienne position centrale des Musulmans, est devenue la deuxième capitale de la Serbie, reliée actuellement à Belgrade par un chemin de fer¹ qui doit aller par Pirot, Dragoman, Slivnitsa, sur Sofia et de là sans difficulté, sauf au col de Vakarel (Ichtiman), sur Andrinople par Sarembey et Philippopoli. Il s'arrête actuellement, du côté turc, à Sarembey, tandis que du côté serbe il est achevé jusqu'à Leskovatz, donnant ainsi une grande valeur à la vallée de la Morava comme base des opérations serbes.

¹ On sait que la construction de ce réseau, œuvre très remarquable, a été dirigée par notre honorable collègue et ami M. le colonel fédéral du génie Dumur, à qui nous sommes redevables de précieux renseignements.

Pirot, ville d'environ 6 mille âmes, est restée une espèce de place forte par le fait d'un vieux château mal entretenu ; elle a toutefois une certaine valeur comme carrefour de quatre grandes routes au milieu d'une plaine d'environ 5 kilomètres carrés. Ces routes sont :

Au sud-est celle de Tzaribrod, Dragoman, Slivnitza, Sofia, environ 87 kilomètres, longeant en grande partie la Nischava et le tracé du futur chemin de fer.

Des abords de Soukovo se détache au sud, le long du torrent de ce nom, un chemin par Banskidol, sur Turn, ville bulgare à 40 kilomètres au sud de Pirot.

A l'est, une autre route sur Sofia par Kroupatz, Komatchitza et Ghintzi, d'où se détachent plusieurs chemins de montagne difficiles, et, à Ghintzi, la grande route de Berkoviza et Lom-Palanka, artère principale entre Sofia et le Danube.

Enfin à l'ouest, la route de Nisch par Blato et Ak- (ou Bela-) Palanka.

De Blato se détache vers le sud la route sur Leskovatz, point important de la vallée de la Morava.

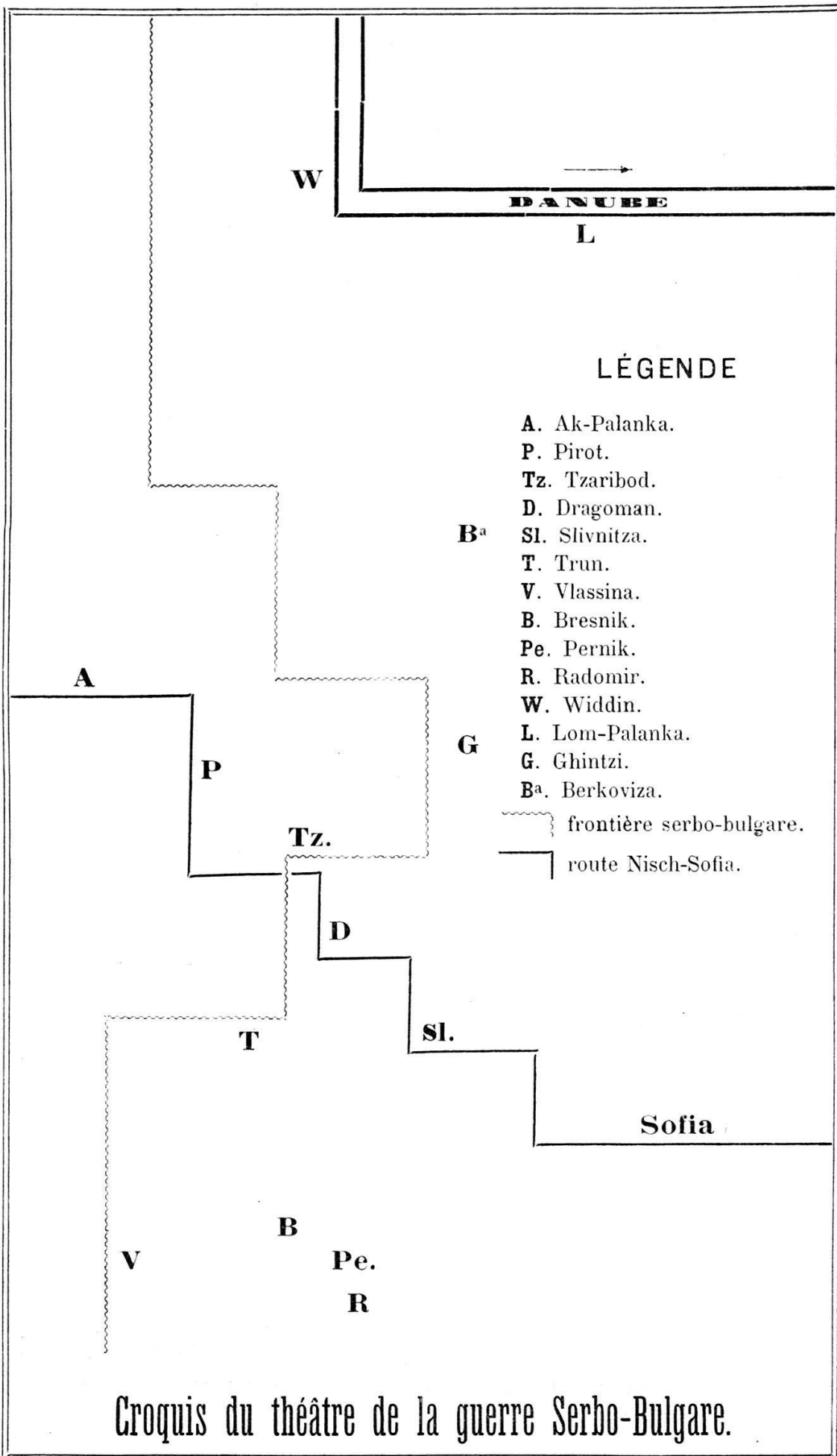
Disons tout d'abord que ces routes seraient à peine décorées du nom de chemins de 2^e ou 3^e classe dans nos contrées. Même la grande voie entre les deux capitales par Pirot et Dragoman laisse beaucoup à désirer, notamment à l'est de Tzaribrod, où, à 44 kilomètres de ce point, s'ouvrent les fameux défilés de la Nischava (de 10 kilomètres) avant le col de Dragoman.

La limite entre les deux belligérants de novembre 1885 court à l'est dès le pic de Cherniver, au sud, à celui de Radotchina, une des hautes sommités du Kodja-Balkan, en croisant successivement les hauts vallons de la Strouma, de la Vlassina, de la Sukova, de la Nischava et de son affluent de gauche la Lukavica (vers Tzaribrod), de la Temska, affluent de droite de la Nischava.

Du mont Radotchina, la ligne de frontière actuelle fléchit au nord jusqu'à l'ancienne frontière vers Kadibogatz, et suit celle-ci parallèlement au Timok jusqu'au Danube.

Le Kodja-Balkan, prolongé à l'ouest par le Kipprovatz et le Stara-Planina, sépare ainsi les deux théâtres de guerre de Widin et de Sofia ; de même que le Kodja-Balkan sépare la Bulgarie proprement dite de son district de Sofia qui ne fait qu'un avec la Roumélie.

Cette description sommaire de la région des opérations fera comprendre plus facilement les singulières péripéties des opérations elles-mêmes.



LÉGENDE

- A.** Ak-Palanka.
- P.** Pirot.
- Tz.** Tzaribod.
- D.** Dragoman.
- B^a** **Sl.** Slivnitza.
- T.** Trun.
- V.** Vlassina.
- B.** Bresnik.
- Pe.** Pernik.
- R.** Radomir.
- W.** Widdin.
- L.** Lom-Palanka.
- G.** Ghintzi.
- Ba.** Berkoviza.
- } frontière serbo-bulgare.
- | route Nisch-Sofia.

Croquis du théâtre de la guerre Serbo-Bulgare.

Laissant de côté pour le moment les affaires du district de Widdin et de la division du Timok contenue, sous les murs de cette place, par 3 bataillons de milices bulgares, nous parlerons de celles plus marquantes du front de Pirot.

Là les Serbes eurent d'abord les mêmes avantages qu'au nord des Balkans. Leurs masses ne trouvèrent devant elles que des avant-postes, qu'elles refoulèrent le 14 novembre; mais ceux-ci recevant d'heure en heure des renforts, prirent pied aux environs de Dragoman. Le roi Milan fit pousser l'attaque, et ayant à ses ordres environ 25 mille hommes, commandés par les généraux Jovanovich et X..... il ne fut pas difficile de s'emparer du col lui-même jusqu'aux abords de Slivnitza, après des combats de plus en plus vifs les 15 et 16 novembre au matin, contre deux, puis quatre bataillons bulgares. Bien qu'étonné de cette dernière résistance l'état major serbe crut devoir se maintenir dans l'offensive. Il eût mieux agi en se pressant un peu moins.

En effet il n'était pas seul en action. Deux divisions seulement marchaient sur cette route de Pirot, parfois périlleuse par ses escarpements, tandis que trois autres colonnes latérales faciliteraient sa marche par des mouvements ou des entreprises de flancs, qui, elles aussi, devaient rencontrer des difficultés et des dangers de diverse nature.

Avant de s'ébranler de Nisch, le gros de l'armée serbe avait été doté d'un plan d'opérations digne des anciens généraux autrichiens et de leurs hautes prétentions d'enveloppement stratégique, si bien châtiées par le vainqueur de Castiglione et de Rivoli.

Les quatre divisions destinées à agir sur le front de Sofia avaient été réparties en 4 colonnes, à savoir :

1° Par la route même entre les deux capitales les deux divisions Danube et Drina, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus.

2° Comme flanqueurs de gauche la brigade de cavalerie Praporcetovich, sur la route de Kroupatz et de Ghintzi, avec la double tâche de couper toutes communications entre l'armée de Sofia et les défenseurs de Widdin.

3° A la droite du gros la division Schoumadia par Banskidol sur Turn, puis sur Bresnik et Sofia.

4° Plus à droite encore la division Morava par la Vlassina sur Radomir, Pernik et Sofia.

Le divisionnaire Lechanine commandait toute cette aile droite, Ainsi la capitale bulgare serait enserrée dans un cercle de fer

et de feu par les quatre colonnes serbes venant, à point donné, s'établir sur les gradins du Blato au nord, du Visker et du Lünlun à l'ouest et au sud-ouest, du Vitos et du Brdo au sud et au sud-est.

Mais de telles combinaisons sont sujettes, on le sait, à maints contretemps et accidents, indépendamment de ceux que peut créer l'ennemi. Elles doivent donc être préparées, réglées, poursuivies avec une ponctualité chronométrique, qui n'est pas souvent possible à la guerre, malgré les spécimens brillamment réussis qu'en a donnés M. de Moltke en 1866 et 1870. En tout cas elles doivent être secondées de moyens rapides de communication entre les divers corps — télégraphes, signaux optiques, etc. — pour parer aux changements imposés par les circonstances.

Toutes ces exigences paraissent avoir fait défaut aux mouvements serbes des 14-22 novembre. Leurs quatre colonnes marchèrent bravement en avant, parfois dans des terrains du plus pénible accès, mais sans savoir ce qui se faisait sur leurs flancs ni où en étaient leurs voisins. Tandis que la division Schoumadia s'allongeait indéfiniment dans les étroits défilés de Banskidol, celle de Morava avait une tâche plus épineuse encore pour déboucher des gorges de la Vlassina. Enfin la cavalerie de la gauche se trouvait non moins embarrassée en avant d'Odolovei, dans la gaine de Stanjalci.

C'est dans ces conditions que le gros, sur la route relativement bonne de Pirot-Sofia, arrivait, à travers le défilé de Dragoman, devant les gradins de Slivnitza, qu'il trouvait plus fortement occupés que ceux qu'il venait de franchir.

Néanmoins le roi Milan donna l'ordre au général Iovanovitch, le 16 au matin, d'attaquer la position.

Celle-ci n'était encore occupée que par 8 bataillons et 4 batteries aux ordres du major Gutchev; mais d'heure en heure elle était renforcée par des troupes arrivant à tire-d'aile de la Roumélie, en chemin de fer jusqu'à Sarembey, puis par marches forcées sur Sofia à travers le col de Vakarel. Le prince Alexandre marchait avec les premières colonnes, et le tout se massait en avant de Sofia, derrière des redoutes et épaulements élevés à la hâte. A Slivnitza même, tout le front avait été promptement couvert de divers ouvrages de campagne, donnant de doubles ou triples étages de feux d'infanterie et d'artillerie sur tous les abords.

L'attaque des Serbes du 16, faite de front, fut aisément repous-

sée et suivie d'un repliement de l'assaillant, pour tenter un mouvement plus concentrique.

Ce mouvement se fit le lendemain 17, en bonne partie sur la gauche des lignes bulgares, mais sans beaucoup plus de succès final. De chauds engagements eurent lieu avec d'émouvantes péripéties. Le prince Alexandre était arrivé au bon moment avec une colonne de 3 bataillons. Ceux-ci, quoique ayant franchi une étape héroïque, s'étaient portés sur la gauche menacée et avaient ouvert aussitôt le feu d'une manière très efficace; les hommes sortaient les cartouches de leurs poches, car sacs et gibernes avaient été laissés en arrière pour marcher plus vite. Par manque de munitions les Bulgares durent, le soir, céder tout le terrain des environs de Malo-Malovo; pendant la nuit ils le reprirent.

Malgré des pertes sanglantes, les Serbes ne se décourageaient pas. Le lendemain 18 ils recommencèrent, en forces plus grandes, l'assaut de la veille; mais ils avaient affaire à plus rude partie encore. Ils furent de nouveau repoussés et de plus poursuivis par d'énergiques retours offensifs bulgares. Le 19 ils revinrent vaillamment à la charge, soutenus moralement par quelques heureux bruits des progrès de la division Schoumadia vers Turn et Bresnik.

Ces nouvelles étaient fondées. Les têtes de colonnes Schoumadia et Morava commençaient à déboucher en pays bulgare, sans y rencontrer d'autre sérieuse résistance que celle des chemins affreux qu'elles avaient dû parcourir.

Mais le prince Alexandre en était également avisé, et, laissant au major Gutchev le commandement des lignes de Slivnitza, il se porta, le 19 au matin, dans la direction de Sofia pour jeter du renfort à sa gauche, où ne se trouvaient que 2 bataillons sous le capitaine Popof vers Bresnik.

La lutte reprit de nouveau, le 19, devant Bresnik et devant Slivnitza.

A Bresnik elle ne donna lieu qu'à des escarmouches, les Serbes ayant dû se replier pour appuyer enfin le gros, qui en avait grand besoin.

A Slivnitza ce fut la journée décisive, la vraie bataille.

Deux témoins oculaires, correspondants du *Times* et de la *Gazette de Cologne*, la décrivent en ces termes :

Cette fois les Bulgares, en pleine possession de leurs moyens, voulaient à leur tour couronner par l'offensive leurs succès de la veille. Dès le matin ils s'élançèrent à l'attaque des positions serbes,

le régiment de Widdin à droite, celui du prince Alexandre à gauche.

Ce dernier avait la rude tâche d'enlever une série de mamelons formant l'appui de droite de la position serbe. Le premier de ces mamelons avait déjà été pris la veille par les Bulgares : des lignes de tirailleurs s'établirent sur ses flancs, battant de leurs feux les versants opposés, occupés depuis la crête jusqu'au bas par l'ennemi. Sous l'attaque vigoureuse des Bulgares, les Serbes battirent en retraite, les uns remontant au sommet, les autres contournant à droite. Ceux-ci furent pris en écharpe par un bataillon bulgare et furent très éprouvés. Un bataillon serbe, qui occupait la troisième hauteur, fit une résistance très vive, mais finalement battit en retraite jusque près de Dragoman, où un repli de terrain lui fournit un abri.

Pendant cette vigoureuse action du régiment du prince, le régiment de Widdin, massé au pied de Slivnitza, s'avança dans la plaine en se déployant en tirailleurs dans la direction de Valdomirovsti ; une fusillade et une canonnade des plus vives éclataient sur une longueur de huit kilomètres. Trois batteries bulgares étaient en action dans la plaine ; les Serbes avaient quatre batteries qui causèrent quelque mal aux premières lignes bulgares, mais n'arrêtèrent nullement leur élan.

A ce moment, vers 3 heures, un changement de scène se produisit. On vit descendre des masses noires d'un contrefort des Balkans, du côté de Bresnik. Leur entrée en action se manifesta par le feu d'une ligne de tirailleurs se déployant sur une longueur de 1,500 à 1,800 mètres. C'était la tête de la division de la Schoumadia, arrivant des environs de Trun, qui venait prendre part à la bataille.

Une telle arrivée de troupes fraîches produisit un moment d'arrêt dans les progrès des Bulgares. Les Serbes avançaient intrépidement en longues lignes de tirailleurs, exécutant un feu de mousqueterie très nourri. L'aile gauche et le centre des Bulgares firent face à l'ennemi ; pendant un moment ils durent reculer. Les Serbes se trouvèrent tout à coup arrêtés par un ravin ; ils parvinrent bien à en couronner le bord, mais ils essayèrent en vain de le franchir. Pendant une heure, on se fusilla à découvert, parfois à une distance inférieure à 200 mètres. Un peu avant cinq heures, la gauche serbe, renforcée sans doute par de nouvelles troupes, tenta de s'emparer du mamelon qui commande la route de Tzaribrod. Son effort resta infructueux. La nuit arrivait ; il fallut cesser les feux. Les Bulgares n'avaient perdu aucun des avantages obtenus le matin, et les Serbes restaient acculés au Balkan de Bresnik, dont leurs batteries couronnaient les contreforts.....

Les pertes étaient considérables des deux côtés, car on avait combattu presque constamment à découvert : les Bulgares eurent 3,000

hommes hors de combat, les Serbes, davantage ; en outre, plusieurs prisonniers restèrent aux mains des vainqueurs.

Cette bataille prendra probablement dans l'histoire le nom de bataille de Slivnitza. Si j'avais voix au chapitre, je proposerais de la nommer « la bataille des capitaines ». En effet, à l'exception du major Gutchev, qui commande l'armée en second sous le prince Alexandre et dont la promotion ne remonte qu'au mois dernier, tous les autres chefs de régiments ou de bataillons ne sont que des capitaines. C'est même le cas pour le ministre de la guerre, qui est le capitaine Nikiforow, et pour le chef d'état-major, le capitaine Pétrow.

Cette victoire de l'armée bulgare, le 19, suivie d'une poursuite, le 20, décida du sort de la campagne : les Serbes, déçus et démoralisés, se mirent en devoir de regagner leur territoire. Talonnés et serrés de près, il s'en suivit, le 22, à Dragoman même, un nouveau combat très sérieux contre le gros de l'armée bulgare. Celle-ci, dirigée par le prince Alexandre ayant en avant-garde 4 bataillons rouméliotes aux ordres du capitaine Nicolaïef devenu lieutenant-colonel, garda dès lors l'offensive.

Un autre combat, qui peut être considéré comme une véritable bataille, eut lieu le 23 avec l'arrière-garde de l'armée serbe, qui cherchait à tenir le plus longtemps possible sur les hauteurs de Dragoman, afin de couvrir la retraite du gros de l'armée, par la route de Tzaribrod, pendant qu'une autre partie des troupes remontait vers la route de Tzaribrod par la vallée de Lukavica.

La cavalerie bulgare, qui depuis trois jours parcourait les montagnes à dix et quinze kilomètres de Slivnitza, et avait constaté la retraite de l'armée serbe presque partout, annonça qu'un corps serbe d'environ 10,000 hommes, de la division de la Drina, venait d'occuper les hauteurs situées près du village de Dragoman, à droite de la route, et une série de mamelons dominant complètement la route de Tzaribrod, sur la gauche, à l'entrée du défilé. Quelques tirailleurs serbes occupaient seulement le centre où passe la route.

Le prince donna aussitôt l'ordre de l'attaque.

Les Bulgares mirent en ligne trois régiments formant un effectif de 12,000 hommes environ et deux batteries d'artillerie.

A onze heures, l'artillerie bulgare, après une petite fusillade, occupa au centre le point où passe la route. Les deux batteries se portèrent sur la gauche. Les Serbes avaient alors quatre pièces de canon sur les hauteurs plus élevées, à gauche. Après un combat d'artillerie assez violent, le régiment de Plewna se déploya à peu de distance des hauteurs à droite. Les Serbes, qui

avaient l'avantage des positions, soutinrent l'attaque pendant plusieurs heures ; mais les Bulgares avançaient toujours. A droite les Bulgares atteignirent le pied des collines ; alors les Serbes abandonnèrent leurs positions et se rejetèrent en arrière dans les montagnes. A gauche, la défense fut mieux soutenue, les Serbes ayant de ce côté la plus grande partie de leurs troupes. Mais vers quatre heures, l'artillerie des Serbes était réduite au silence et une de leurs pièces démontée ; leurs lignes de tirailleurs tenaient pourtant toujours et arrêtaient les Bulgares.

Tout à coup, on entendit la musique jouer la marche nationale, et les soldats du prince Alexandre, mettant baïonnette au canon, poussant des hourras, s'élançèrent, sans tirer, sur les hauteurs.

Les Serbes n'attendirent pas l'arrivée des assaillants et se replièrent. Les pertes des Bulgares dans cette journée s'élevèrent à cent quatre-vingts tués ou blessés.

Le même jour Trun était évacué.

D'autres engagements eurent lieu, du 24 au 27, d'abord en deçà puis au delà de la frontière.

Le 24, à Tzaribrod, les Serbes tentèrent encore un effort pour arrêter l'ennemi. Ils prirent position dans la vallée qui est traversée par la Nishava et par la route de Nisch à la limite de la frontière, à 6 kilomètres de Tzaribrod, et s'établirent à gauche et à droite sur les hauteurs ; au centre, ils mirent en position quatre batteries appuyées de retranchements pour les tirailleurs à côté des villages de Corindol et de Djaliuska. La hauteur de droite, appelée le Preglaglich, était occupée par un régiment serbe de la division de la Schoumadia. Le prince Alexandre chargea le régiment de Varna de s'emparer de cette position. Le feu commença à trois heures et demie. Un bataillon bulgare se déploya en tirailleurs sur le flanc de la montagne pour attirer l'attention de l'ennemi, qui tira sur lui sans discontinuer ; pendant ce temps trois autres bataillons bulgares s'engagèrent dans la gorge située derrière la position occupée par les Serbes et commencèrent des feux de salves réguliers, appuyés par une batterie d'artillerie placée un peu au-dessous de Tzaribrod, qui furent très efficaces. Quand ces bataillons arrivèrent à mi-hauteur des collines, ils cessèrent le feu, la charge sonna et ayant mis baïonnette au canon, ils s'élançèrent en avant avec des hourras retentissants. Surpris de cette attaque sur leur flanc et craignant pour leur retraite vers Nisch, les Serbes se replièrent précipitamment,

en désordre, poursuivis par les Bulgares jusqu'à la frontière.

Ceux-ci, à leur tour, franchirent cette frontière le 26 et engagèrent une nouvelle et chaude affaire devant Pirot; elle se termina par une immense explosion du dépôt de munitions de cette ville, accidentelle, croit-on, laissant la situation indécise et l'armée serbe toujours en possession des hauteurs dominant la place de tous les côtés, sauf à l'est.

Le combat dut recommencer le lendemain 27 et il donna lieu à une vraie bataille qu'un témoin oculaire ¹ raconte comme suit :

Cette bataille, dans laquelle 70 à 80,000 hommes se sont trouvés en présence, a été engagée sur une ligne de douze à quinze kilomètres, dont la ville de Pirot formait à peu près le centre droit, par rapport aux positions bulgares. Combat d'artillerie sur le centre, où le feu des pièces bulgares mises en batterie dans la plaine répondait à celui des batteries serbes établies sur les premiers contre-forts des montagnes, combats d'infanterie sur les deux ailes, où les Serbes, attaqués à la baïonnette par leurs adversaires, reculaient de mamelons en mamelons sans pouvoir jamais reprendre une position perdue, telle fut, dans ses grandes lignes, la physionomie de cette journée, qui n'a pas coûté aux vainqueurs plus de six à sept cents hommes mis hors de combat.

A la tombée de la nuit, comme il ne paraissait pas encore prudent de s'aventurer dans les rues de Pirot que, depuis l'explosion de la veille, on supposait minées, l'état-major et bon nombre de personnes à la suite de l'armée cherchèrent un gîte dans les villages voisins. Votre correspondant et quelques-uns de ses confrères eurent l'honneur de partager l'abri d'une modeste maison du village de Rajna Polska avec le ministre des affaires étrangères de la principauté bulgare, M. Tsanof.

Dans la pièce centrale, un foyer brûlant au milieu de la chambre et dont la fumée s'échappe par une ouverture pratiquée dans la toiture; sur les côtés deux ou trois chambres à une seule fenêtre plus ou moins garnie de carreaux les uns en verre les autres en simple papier; pour lit, du foin, sur lequel chacun étend comme il peut ses couvertures ou manteaux, voilà l'installation.

Vers quatre heures du matin, un cavalier vint prévenir le ministre qu'on signalait des avant-postes l'arrivée du comte Khevenhüller, ministre d'Autriche à Belgrade. Le ministre bulgare se leva aussitôt pour aller conférer avec le prince Alexandre et tous deux prirent le

¹ M. Pietrowski, correspondant particulier de l'*Illustration*, qui a envoyé à ce journal de charmants dessins et plans, accompagnés d'intéressants récits.

chemin de Pirot où le quartier-général fut installé dans une maison à un seul rez-de-chaussée appartenant à un médecin de la ville.

A dix heures, le comte Khevenhüller arrivait à cheval en uniforme de capitaine de la landwehr autrichienne, escorté par deux officiers de l'état-major particulier du prince Alexandre et par un peloton de cavaliers de l'escadron de hussards qui forme la garde particulière du prince. Aucun parlementaire serbe ne l'accompagnait. Après une conférence qui dura jusque vers deux heures de l'après-midi, il fut reconduit aux avant-postes serbes avec le même cérémonial. L'Autriche venait de prononcer son *Quos ego* et une suspension d'armes sans durée fixe arrêta aussitôt les hostilités ouvertes le 14 novembre par l'entrée des troupes serbes en territoire bulgare et terminées le 28 du même mois au moment où les Bulgares s'avançant sur la route de Pirot à Nisch, allaient à leur tour menacer d'une invasion victorieuse la seconde capitale du royaume de Serbie.

Les pertes de toute cette campagne de quatorze jours ne paraissent pas avoir dépassé, pour l'armée bulgare, le chiffre de quatre à quatre mille cinq cents hommes, ce qui est encore fort considérable pour un effectif qui n'a jamais dépassé quarante mille présents sur le champ de bataille. Celles des Serbes ont été beaucoup plus fortes, le tir de leurs adversaires ayant été constamment beaucoup plus précis que le leur. Bulgares et étrangers ont rivalisé d'efforts pour assurer aux blessés des deux armées, transportés le plus souvent à Sofia faute d'autre moyen de transport dans des charrettes à bœufs, qui mettaient une journée et plus pour parcourir une trentaine de kilomètres, tous les soins compatibles avec le peu de ressources dont on disposait au moment de l'ouverture des hostilités.

Notons, pour terminer, que pendant que les divisions Drina et Danube, avec quelques auxiliaires de la division Schoumadia et des réserves, étaient écrasées dans les défilés de Dragoman et de Pirot, tout le reste de l'armée n'avait fait que de pénibles marches et contre-marches insignifiantes ou des opérations plus insignifiantes encore.

La cavalerie Praporcetovich n'avait pu arriver sur aucune position bulgare de quelque valeur et n'avait rien coupé du tout.

La division du Timok s'était accordé le plaisir de bombarder de ses pièces de campagne la place de Widdin ; vengeance aussi puérile qu'inutile contre les défenseurs abrités derrière de bons murs, et ridicule contre des populations qu'on prétendait gagner à la dynastie des Obrenovich.

De toutes façons les troupes du général Horvatovich étaient dignes d'un meilleur emploi, et elles l'eussent aisément trouvé sur le front de Pirot.

D'autre part, à l'extrémité sud, la division de la Morava n'eut pas d'occasion d'ouvrir le feu contre un adversaire sérieux.

Ainsi les hautes et savantes prétentions d'enveloppement stratégique de l'état-major du roi Milan se virent complètement dérotées par l'initiative aussi simple que rationnelle du prince Alexandre, c'est-à-dire par la prompte concentration des masses bulgares sur le point décisif, immédiatement suivie d'une vigoureuse défensive-offensive contre la colonne centrale isolée du général Iovanovich.

Ainsi fut fourni expérimentalement un nouveau témoignage en faveur de l'excellence du principe trop souvent oublié, que ce sont les forces *agissantes* qui donnent la victoire et non les *présentes* seulement, et que pour les faire agir en supériorité d'effectifs, il ne faut pas les disséminer en 4 ou 5 colonnes séparées par de grandes distances ou par des montagnes infranchissables, ou par l'ennemi, qui ne sera pas toujours aussi passif qu'un Benedek ou un Bazaine.

A quoi sert d'avoir un effectif de 160 bataillons avec une armée en campagne de 50 mille hommes, quand on n'en engage que 20 à 25 mille au moment et au point décisifs, ainsi que ce fut le cas à Slivnitza les 18 et 19 novembre et à Pirot les 26 et 27 !

Quant au prince Alexandre, nous ne pouvons que lui adresser nos vifs et sincères compliments, non point pour sa victoire même — qui nous est bien indifférente au fond — mais pour l'avoir obtenue par les meilleurs principes, trop méconnus, redisons-le, dans les dernières guerres européennes, principes qu'il paraît professer sérieusement et qui expliquent sa calme et parfaite confiance pendant l'action. Il put en effet se sentir assuré contre tous grands risques en cas d'insuccès sur son front, dès que sa gauche restait bien tenue par le petit détachement Popof. Tout au plus aurait-il pu être forcé de se replier sur Sofia ; mais là il rencontrerait ses propres centres de ressources et de renforts, et s'il devait recommencer la lutte à Sofia ou dans des positions plus en arrière sur la route d'Ichtiman, il aurait toujours le gros de ses forces à disposition.

Plus d'un généralissime contemporain renommé ne pourrait pas se rendre la même justice en faisant un retour franc et sincère sur telles ou telles opérations victorieuses, très vantées pour leurs immenses résultats, et où l'on joua bien gratuitement à quitte ou double.

Aussi ne sommes-nous point surpris d'apprendre qu'il soit

question de réintégrer solennellement l'éminent chef bulgare dans le tableau russe, d'où il avait été rayé par des motifs d'ordre essentiellement politique, aggravés de quelques paroles trop amères peut-être, après la désertion des cadres.

Toute armée de notre temps, y compris l'armée russe, qui a certes plus brillé en 1877-78 par son héroïque bravoure à tous les grades que par la justesse des opérations de son grand état-major, devrait être fière de compter dans ses rangs ce jeune et vaillant stratège qui a su si bien — comme l'archiduc Albert en 1866 — retourner son armée d'une frontière à l'autre et la mener aux victoires de Slivnitza et de Pirot, qui vont fonder le royaume de Bulgarie.



Le service sanitaire pendant le combat ¹.

(Suite.)

Arrivons maintenant au *service de la seconde ligne de secours*, pendant le combat qui, comme nous l'avons vu en commençant, est effectué par les unités proprement dites des troupes sanitaires, soit les huit *lazarets de campagne* de nos divisions d'armée.

Chaque lazaret divisionnaire, d'un effectif total de 298 hommes, 20 chevaux de selle, 106 de trait et 38 voitures, est commandé par un médecin avec grade de major et se compose de cinq petites compagnies appelées *ambulances* et d'une *réserve* en matériel ainsi qu'en voitures de transport; en temps de guerre l'unique ambulance de landwehr de l'arrondissement territorial que prévoit l'organisation de 1874, peut être adjointe au lazaret de la division d'armée correspondante.

Chacune de ces ambulances est commandée par un médecin avec grade de capitaine et forme à elle seule un petit hôpital mobile, pouvant être installé d'une façon différente selon les besoins; son effectif n'est guère que de 40 à 50 hommes, soit 6 officiers (4 médecins, capitaines ou 1^{ers}-lieutenants, un lieutenant-pharmacien, un lieutenant quartier-maître), 4 sous-officiers (un sergent-major, un fourrier, un sergent et un caporal), 10 infirmiers (appointés) et 20 brancardiers; pour la conduite de ses 4 voitures ou de ses 6 à 10 mulets de bât, dans la montagne, elle

¹ Conférence donnée à la section de Fribourg de la société fédérale des sous-officiers, le 14 décembre 1885, par le capitaine Dr L. FRÉLICH, instructeur de 1^{re} classe des troupes sanitaires.